L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN, 8 FEVRIER.

CONSEILS A LA MAJORITÉ.

Le *Journal des Débats* a publié une lettre de M. Henri Germain, député de l'Aip, à laquelle la presse attache une assez grande importance.

Evidemment, elle ne traduit qu'une impression personnelle; mais M. Germain, gendre de M. Vuitry, mêlé à de grveuses entreprises financières, homme pratique, orateur d'affaires, a une situation qui impose l'attention.

M. Germain conjure ses collègues de la Chambre de s'entendre sur le terrain des réformes constitutionnelles:

"La France a en plus qu'aucun peuple une foi excessive dans la vertu des Constitutions; il ne faudrait pas qu'après en avoir eu le fétichisme, elle n'éprouvât plus pour elles que de l'indifférence et de l'incrédulité. Certes, rien ne supplée, la sagesse des peuples et des gouvernements, et notre histoire, depuis un siècle, nous a montré trop souvent qu'il ne suffit pas de décréter une Constitution pour rendre durable et la monarchie ni la république. On ne saurait nier cependant que des organes sont utiles pour accomplir l'oeuvre régulièrement et sûrement. Ils sont même plus nécessaires au fur et à mesure que les nations interviennent davantage dans la gestion de leurs affaires. On ne passerait à la rigueur, d'institutions politiques, si un homme pouvait dire: L'Etat, c'est moi. On ne saurait s'en passer quand l'Etat c'est tout le monde."

Et M. Germain développe cette idée en l'appuyant sur un raisonnement ingénieux:

"Que les hommes dévoués à l'ordre y réfléchissent: le moment du scrutin venu, les conservateurs ne pourront tenir la campagne qu'à sur le terrain de la République; car, en agissant autrement, ils seraient obligés de combattre le gouvernement et de se diviser. Mais s'ils attendent jusqu'à cette époque pour organiser le gouvernement légal, il sera trop tard. Ou leur dira, non sans raison: Pourquoi, depuis deux ans, avez-vous refusé de servir sous votre drapeau d'aujourd'hui? Que toute les amis du régime parlementaire, que tous ceux qui croient que de grandes Assemblées investies de la confiance publique sont le meilleur moyen pour les peuples de gérer librement leurs affaires ne se fassent pas d'illusion; beaucoup de temps a déjà été perdu, et al'Assemblée, en se laissant toujours devanpar le terrain de la république par le pouvoir exécutif, s'est déjà trop affaiblie. Si elle hésitait plus longtemps, si elle laissait le gouvernement seul conduire le parti conservateur au scrutin, elle abéquerait au profit des partisans de la dictature ou de l'anarchie.

MONSIEUR ET MADAME HYACINTHE

L'inauguration des conférences du P. Hyacinthe, à Paris, nous a donné l'idée d'envoyer un de nos reporters chez lui, 14, Avenue de Neuilly.

Depuis quelque temps, le nouveau ménage demeure là, après avoir longtemps habité au restaurant Gillet, bien connu par son enseigne: *Spécialité de Noce*.

C'est madame Loyson, une fort belle Américaine brune, qui a reçu notre reporter et lui a fait les honneurs de chez elle. L'appartement se compose de quatre pièces, et est fort simple. Le cabinet du P. Hyacinthe, dans lequel on introduit les visiteurs, n'est meublé que d'une table recouverte d'un tapis vert et de livres très nombreux, parmi lesquels l'*Amour*, de Michelet:

Madame Loyson a appris à notre collaborateur que son mari avait précédé avant hier à Paris pour la première fois depuis son dernier sermon à Notre-Dame.

Voici quelques renseignements complémentaires sur la petite séance de la Chapelle évangélique dont nous avons sommairement rendu compte:

Deux cents personnes environ y assistaient, malgré l'exiguïté du local. Toutes les sommités protestantes de Paris, MM. de Pressensé, Monod, Fisher, Lami, Dehaie, occupaient les premiers rangs. "Après une courte introduction,—nous dit madame Loyson,—Hyacinthe est monté en chaire et a pris pour texte: *De l'universalité de l'Eglise chrétienne.*"

Comme elle en était là, M. Loyson rentra chez lui, revenant de chez son éditeur, M. Cerbon. L'ex-Père n'a pas embelli, presque tous ses cheveux sont allés retrouver ses principes catholiques.

Notre reporter lui demanda quelques détails sur son sermon. Il répondit qu'il ne pouvait rien dire sans avoir consulté ses amis du *Temps* et des *Débats*.

Il n'y avait plus qu'à prendre congé; c'est de que fit notre reporter. Au moment où il se retirait, madame Loyson remarquait qu'il regardait une grande croix d'argent suspendue à son cou: — C'est la croix qu'avait mon mari lorsqu'il était dominicain, dit-elle.... Elle était dans ma corbeille.

Et elle ajouta.—était ce un reproche?

—C'est, du reste, tout ce qu'il y avait dedans.

LE SERGENT HOFF.

La *Revue des deux Mondes* a consacré un intéressant article à un des souvenirs récentes les plus curieux du siége de Paris. M. Louis Laude a raconté l'odyssée du sergent Hoff. Ce fut une des légendes d'il y a deux ans; dans cette fièvre de nouvelles vraies ou fausses qui s'était emparée de Paris malheureux et crédule, au milien des bulletins fantastiques de victoires imaginaires, quand on croyait que la flotte française était maîtresse de la Baltique, tandis qu'en réalité partout et tous jours nous étions battus, le sergent Hoff et ses exploits étaient une sorte de consolation pour les vaincus.

M. Gaston Jollivet a analysé pour les lecteurs de *Paris-Journal* l'intéressant récit de M. Louis Laude.

Il a montré le sergent Hoff se glissant comme un Peau-Rouge, au milieu des broussailles, traversant la rivière en bateau pendant la nuit, s'approchant à pas de loup d'un poste prussien:

Au qui-vive allemand de la sentinelle, il répondait: Ami, en allemand, puis il se précipitait sur les ennemis sans défiance: s'il était trop près pour faire feu, c'était de son sabre qu'il faisait usage, et, vrai Dieu! cette escrime lui était fatalitée. Avant que l'alarme fût donnée, il disparaissait par des sentiers connus de lui seul, sous une grêle de balles qui brisaient autour de lui les branches d'arbres et qui venaient crépiter sur les cloisons de maisons. Le lendemain, alerte et dispos, il recommençait sa vie d'aventures.

Vainement les Prussiens dressaient embuscade sur embuscade. Hoff restait invulnérable. Un jour, cependant, la fortune mit fin à son invraisemblable hérolsme: ce fut à la bataille de Champigny:

Quand il fallut se rendre, raconte M. Jollivet, voici comment se rendit le sergent: il n'avait plus qu'un homme auprès de lui, nommé Besançon; Hoff ne possédait qu'une cartouche.

—Sergent, sergent, s'écria Besançon, ne tirez pas! Vous voyez bien qu'on ne peut plus se défendre; à quoi bon nous faire massacrer ici? J'ai une femme et deux enfants, sergent!

Hoff le regarda. Son pauvre diable de compagnon lui tendit les bras d'une façon étrange que le vieux guerrier se sentit ému. Il détourna la tête et jeta son fusil.

Pendant son séjour en Allemagne comme prisonnier, l'attitude de Hoff fut constamment la même, celle du héros sans peur et sans reproche. Sa tête avait été mise à prix, et si les Allemands avaient eu qu'ils tenaient entre leurs mains cet adversaire qu'ils avaient cru insaisissable, qui doute que Hoff n'eût payé de sa vie celle des quarante soldats sur qui l'empereur Guillaume auxquels il avait fait mordre la poussière, dans le cours de ses expéditions.

Mais Hoff était homme de ressources: il se débarrassa des papiers compromettants, s'affubla d'un faux nom; celui de Wolff, parvint à mettre sa famille dans la confidence de sa supercherie, et obtint de cette façon une lettre d'elle revêtue d'une suscription fictive qui calma les défiances des Allemands.

Par malheur, ces défiances ne tardèrent pas à renaître à la suite de quelques paroles imprudentes échappées à des compagnons de captivité. Hoff fut mis au cachot, au pain sec et à l'eau, mais les mauvais traitements dont il fut l'objet n'ébranlèrent pas de prise sur cette âme de fer. Le sergent n'avoua rien, et tout seulement l'armistice signé, du fond du cachot qui le ramenait en France, il put se donner le malin plaisir de crier tout haut son nom à ses geôliers stupéfaits.

Rentré en France, Hoff prit part aux opérations de l'armée de Versailles. A l'attaque d'une barricade, il eut le bras gauche fracassé.

Aujourd'hui, le pauvre Hoff, estropié, reprit dans sa modestie et son obscurité, va être nommé gardien d'un square. Voilà tout ce que la société a pu faire pour cet homme au grand cœur; et quand on pense au beau chemin que font ici bas certains révolutionnaires qui n'ont jamais risqué que la vie des autres, on reste tout rêveur.

—L'*Univers* indique en quelques lignes les questions qui ont été traitées dans la conférence de l'ex P. Hyacinthe, à la Chapelle évangélique de la rue de Provence:

Lorsque M. Bersier, qui présidait, lui a donné la parole, M. Loyson n'en a profité que pour dire qu'il n'était pas protestant. Sans doute, il y a du bon, selon lui, dans le protestantisme comme dans le catholicisme, mais M. Loyson s'adopte pleinement ni l'un ni l'autre: Il voudrait en faire un triage et, au moyen de cet électisme, constituer ce qu'il appelle la religion de l'avenir.

M. Pressensé a répondu. Il tombe d'accord que le protestantisme ne doit pas se cantonner dans les traditions, mais "suivre le progrès." Toutefois la religion de l'avenir de M. Loyson est-elle quelque chose de bien préférable à ce que donne maintenant le protestantisme? Prenez garde, a-t-il dit, que vous serez seul, et ce n'est pas à vous que je dois rappeler cette parole: *Ite soli!*

A ce moment, tous les regards se tournent vers madame Loyson, veuve Merriman, qui sourient sans broncher cet assaut de curiosité. L'ex-carme estimoins femme, et la cohorte des pasteurs présente ne sait trop quelle contenance garder. Quant au public, il avait applaudi M. Fabrège, il applaudit M. Pressensé. Ecclésiastiques ou ministres, pour lui n'est-ce pas le même chose?

LES COMMUNARDS A LONDRES.

(EXTRAIT DU "FIGARO")

Le quartier de Soho. — Ce que les Anglais pensent des Français exilés et pourquoi.

— La société des réfugiés. — Sir Charles Dilke et madame Jay. — Jules Vallès et Longuet. — Le café de Suède à Londres.

Ce district de Soho, où la plus grande partie des communards ont fait élection de domicile, à la terreur de ses habitants, n'avait cependant pas attendu l'arrivée des réfugiés pour avoir mauvais aspect et triste réputation. Il était depuis longtemps déjà un des plus misérables quartiers de Londres.

Borné au nord par la grande voie d'Oxford street, au sud par Leicester square et Cranbourne street, il s'arrête à l'ouest à Regent street et s'étend à l'est jusqu'à la rue St-André.

Lorsqu'on y pénètre en quittant Haymarket, Piccadilly, c'est-à-dire ces splendides artères pleines de mouvements et de luxe, on éprouve ce malaise indéfinissable, tout à la fois, moral et physique, qui s'empare du voyageur dans l'extrême Orient, lorsqu'en sortant d'une oasis luxuriante, il aperçoit devant lui un jungle impoisonné.

Cet espace de plusieurs milles carrés n'est en effet, comme son voisin, Holborn, le refuge des Irlandais, qu'un inextricable dédale de ruelles tortueuses, de passages obscurs, de cours fangeuses, le tout bordé de hautes maisons à façades noircies, à vitraux opaques et à logements sordides, où l'on n'arrive que par des escaliers étroits, qui n'ont jamais connu d'autre lumière que celle du gaz.

C'est à peine si deux ou trois rues plus larges et plus hautes, comme Fitzroy, Waroner et Dean streets donnent un peu d'air et de jour à cette immense cour des Miracles, que les Anglais, pour en répandre la honte sans doute, nous ont fait l'honneur de surnommer le quartier français.

Le fait est que c'est là, à peu près le seul endroit de Londres, où depuis plusieurs années, on parle un peu notre langue. Mais quelle langue et qui la parle!

Les escrocs échappés à la police correctionnelle, les filles dont Paris ne veut plus, les forçats en rupture de ban et les banquiers en rupture de caisse: toute cette lie enfin à laquelle nous devons la triste renommée que nous avons outre-Manche, et ce mouvement d'inquiétude et de suspicion dont s'accentue le premier accueil qui nous est fait sur les bords de la Tamise.

Il est vrai que, sauf les voyageurs de commerce et quelques autres exceptions assez rares, ce sont les gentilshommes aigris qui viennent chez nous, tandis que ce ne sont guère que nos malfaiteurs qui vont chez eux.

De même alors que l'humoriste qui, parce qu'il avait rencontré une femme rusée en débarquant à Calais, s'est imaginé que toutes les Françaises étaient de cette couleur si fort à la mode aujourd'hui: tel me disait un de ces vieux bouquineurs de Soho, en voyant arriver ces gueux que ces misérables dont nous venons de parler, se sont plu à penser que tous les Français appartenaient à peu près à la même catégorie sociale.

Cette idée admise, il se gardèrent bien d'en revenir jamais. Ce qui n'était peut-être plus affaire de conviction était devenu affaire d'intérêt. Personne mieux qu'un voleur ne paie rubis sur l'ongle à l'étranger, et tel logis modeste qui vaut vingt francs par mois pour un honnête homme se loue trois fois plus à une prostituée. Or, en Angleterre, mieux encore que chez nous, il ne manque pas de gens qui affirment, et malheureusement ils sont dans le vrai, qu'il est infiniment plus aisé de gagner de spécules sur le vice que sur la vertu.

Le premier soin des fugards, en arrivant à Londres, fut de former la *Société des réfugiés*. Un gentilhomme, sir Charles Dilke, rompant avec toutes les traditions de l'aristocratie anglaise, s'empressa de tendre les bras à ces ingrès de la liberté. Il en fit, avec une Américaine fort riche et plus excentrique encore, les premiers fonds de cette caisse de secours.

Cette Amélie aide s'appelle madame Jay et on ne saurait s'étonner de son amour pour nos incendiaires, puisqu'elle est, dit-on, propriétaire des parts indépuisables de pétrole. Elle soigne tout simplement sa clientèle. Les Yankees sont décidément les premiers négociants du monde.

Sir Charles Dilke, lui, est ce membre du Parlement — pour le Yorkshire, je crois — qui fit tant de bruit à l'occasion de la dotation du prince Arthur, et lors de la discussion des pouvoirs à exercer contre les feniaux. Il avait accepté de ses compatriotes un véritable mandat impératif, et il leur a tenu si complètement parole qu'il est aujourd'hui au ban de son pays.

Il était donc tout naturel qu'il ouvrît son cœur et sa bourse à nos communards. Bientôt, grâce à lui, à madame Jay et aux souscriptions qui recueillirent dans les centres manufacturiers, la *Société des réfugiés* put distribuer à ses nombreux et honorables membres vingt-cinq shillings par semaine: un peu plus de trente francs. Avec cela on vit partout, en attendant mieux.

Cela aurait duré longtemps, toujours même, si les illustres bienfaiteurs n'étaient pas lassés subitement, effrayés qu'ils étaient de nombre toujours croissant d'adhérents et du peu d'efforts que faisaient les secourus pour trouver une occupation utile.

Aujourd'hui, la Société des réfugiés qui existe toujours comme société politique unous assistersons à une de ses séances délibérant de fonctionne plus gênée pécuniairement que pour quelques privilégiés, et c'est probablement à la fermeture de sa caisse qu'il faut attribuer le départ d'un certain nombre de communards, pour l'Amérique, la Hollande et la Lombardie, ainsi que la rentrée de quelques autres en France.

Sir Charles Dilke, pour en finir avec lui, devint de plus l'intime de quelques uns des héros de l'insurrection. Il a pris surtout Jules Vallès en grande amitié. Le gentilhomme est le protecteur de l'ex-rédacteur en chef du *Cri du Peuple*, de l'homme qui écrivit, le 10 mai, dans son journal, un article affirmant que l'armée de Versailles n'entrerait jamais dans Paris, lorsque le ce se terminait par ces mots, dont le sens ne peut obscur le fut que trop clair quelques jours plus tard.

"Si M. Thiers est chimiste, il nous sommes perdus."

Nous avons tous compris et sans doute aussi les juges qui, le conseil de guerre, ont condamné Jules Vallès à la peine de mort.

L'ex-délégué à l'enseignement est sombre, haineux et morose à Londres comme il l'a toujours connu à Paris, non pas à cette époque où grassement payé à l'*Ecénement*, il trouvait la vie charmante, portait des gants et sourisait aux femmes, mais lorsque misérable, désourdé et débraillé, il trouvait Molière assommant, déclarait le Dante idiot et envoyait Homère aux Quinze-Vingts.

La bas, mesquin pauvre malgré la bourse de sir Charles Dilke et sa collaboration à la *République française* et à la *Cloche*, car Vallès, au moins, n'a pas volé la caisse de l'enseignement, il vit isolé dans un modeste logement, 17, Georgina street, Camden Town, c'est-à-dire fort loin des frères et amis qu'il méprise et qui le traitent d'orgueilleux.

Après sir Charles, il n'a guère d'autre ami que Longuet, son ex-collaborateur à la *Rue* et au *Peuple*, l'immense rédacteur en chef de l'*Officiel*, le grotesque Pierre Gringoire du journalisme communard.

Or ne voit Vallès que rarement dans le quartier de Soho. Lorsqu'il y passe avec sa barbe en broussaille, toute blanche, ses cheveux hérissés, son regard mauvais, les bobys s'enfuient épouvantés, et il doit être enchanté, car il ressemble bien maintenant au portrait qu'il a fait de lui-même, en écrivant au-dessous de sa photographie:

C'ee bien là ma mine bourrue,
Qui dans un salon ferait peur,
Mais qui, peut-être, dans la rue,
Paurait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère,
Qui dans l'ombre a froid, faim, sommeil,
Comment! artiste, as tu pu faire
Mon portrait avec du soleil!

Le fait est qu'il eût été plus logique de le faire à la lueur de l'incendie de Paris.

Quant à son ami Longuet, ce n'est plus le pauvre diable qui arriva, un beau matin, sans sou ni maille, au *Journal officiel*, pour y remplacer Lebeau. Il est toujours aussi long, aussi maigre, aussi dégingandé, aussi bizarre qu'autrefois, mais il est presque riche.

Son père, marchand de bas à Caen, est-il mort? A-t-il hérité? Je ne sais; mais il vit à Londres très confortablement, et met assez volontiers la main à la poche pour ses co-religionnaires politiques malheureux.

On se demande comment il lui reste encore un centime après le nombre incalculable de verres d'absinthe qu'il a payés et paie, soir et matin, à l'hôtel Cavour, Leicester square, le café de Suède de messieurs les communards à Londres. C'est là où tous les jours, de quatre à cinq heures, on peut avoir l'insigne honneur de rencontrer les généraux Lissagaray et Eudes, M. le comte de Bussson, le citoyen Vésinier et beaucoup d'autres personnages également remarquables que nous allons passer en revue.

RENÉ DE PONT-JEST.

(*A continuer.*)

—Ouvrons la *Vie parisienne* pour lui demander deux amusantes fantaisies:

Il nous vient de Turquie, où chassent actuellement quelques jeunes gens de l'aristocratie autrichienne, quelques détails sur une excursion en Roumélie: le chemin de fer qui va de Tchernavoda à Rustaedje est construit par une Compagnie anglaise, mais les employés en sont Turcs, pour la plupart. Le chemin de fer va extrêmement lentement, et les chasseurs, en voyant la masse de gibier qui voltigeait autour d'eux, ne pu'vinrent que difficilement à calmer leur impatience. Tout à coup, le train s'arrête tout à fait. Un des chasseurs, exaspéré, sort la tête hors du wagon, et voyant que le convoyeur stationnait en pleine campagne, il apostrophe son conducteur:

—Pourquoi cet arrêt?

—Excellence, dit le conducteur en lui désignant plusieurs pointe noire sur les rails, il y a des pélicans qui se sont assis sur les rails, et nous attendons qu'ils se soient envolés de crainte d'accident.

—Un homme fort riche, mais très avare, prétendait aimer beaucoup son fils unique, mais il ne lui donnait pas d'argent. Le fils mourut; désespoir bruyant et immodéré du père.

—Je parie, lui disait un de ses amis, que jamais vous n'avez été aussi malheureux que vous l'êtes à présent.

—Vous donneriez bien la moitié de votre fortune pour revoir encore votre enfant.

—Oh! oh! mon cher, comme vous y allez! 800,000 francs est un beau denier!

Un Faux Barbe-Bleue.

C'était après 18..., certain prince étranger, célèbre par ses diamants et son amour pour le beau sexe, venait de quitter formellement ses Etats et s'était réfugié à Londres, où l'avait précédé sa double réputation.

Seulement on ne sait pas au juste temps une espèce de Barbe-Bleue terrible. On disait qu'il se débarrassait de ses maîtresses en leur coupant la tête, et on ajoutait, détail horrible! qu'il conservait soigneusement ces pauvres têtes dans une pièce secrète de son hôtel, et qu'il prenait un plaisir extrême à les contempler pendant de longues heures. Si invraisemblable que fût cette fable, elle avait cours; mais le noble étranger l'ignorait, car il avait soin, par modestie ou économie, de ne pas se nommer, lorsqu'il se mettait en campagne galante.

Or, un soir, à Drury-Lane, notre héros devint subitement épris d'une jeune demoiselle et lui fit dire que sa voiture serait à la sortie du théâtre.

La ballerine, peu farouche, accepta.

Un quart d'heure après elle attendait, dans un délicieux boudoir, que son nouvel amoureux voulût bien paraître, afin pour passer le temps, elle feuilletait les livres et les albums qui étaient là et là.

Quelle ne fut pas sa terreur lorsqu'elle reconnut tout à coup, gravé à une lettre oubliée sur un meuble, qu'elle était chez le prince Barbe-Bleue.

Décidée à échapper au danger qui la menaçait, elle se précipita vers la porte pour s'enfuir.

Mais au même instant l'alcôve entre le sourire sur les lèvres, et la malheureuse pensionnaire se laisse tomber dans un fauteuil, à demi morte de terreur.

—Qu'avez-vous donc? lui demanda le prince en se précipitant vers elle.

—Grâce, monseigneur, grâce! bégayait la danseuse.

—Mais vous vous trouvez mal! Heureusement que j'ai là un cordial pour vous remettre.

Et il ouvrit vivement une armoire dont il avait tiré la clef de ce pechè.

La jeune fille qui le suivait d'un œil hagard, jeta alors un cri désespéré: elle venait d'apercevoir au fond de cette armoire une douzaine de têtes immobiles et encore garnies de leurs chevelures.

La frayeur lui rendant subitement des forces, elle s'échappa et courut chez le préfet de police à qui elle raconta l'épouvantable spectacle qu'elle venait d'avoir sous les yeux.

Deux inspecteurs furent envoyés chez l'altesse. Bon gré mal gré, il lui fallut ouvrir. Un des détectives courut droit à la terrible armoire, l'ouvrit, eut d'abord un mouvement de stupeur, puis partit d'un grand éclat de rire.

Il y avait là une vingtaine de ces superbes perruques dont le prince régnant faisait déjà une immense consommation.

On ne dit pas si l'intéressante pensionnaire de Drury-Lane eut revenue plus tard de son erreur et de quelles compensations elle fut dédommagée par le vaisseau qui l'emmobsera en Australie ou en Europe.

Arrivé à sa destination, il continue à travailler pour vivre. Il se trouve naturellement mêlé aux plus misérables et aux plus souffrants qui composent la population infâme des grandes villes. Il partagera ce qu'il connuence sa prédication. Les riches et les lettrés n'ont même pas connaissance de son passage. Les journaux n'envoient pas leurs *reporters* pour recueillir ses paroles; pas de compte-rendu au art, auprès desquelles les discours de saint Paul et du P. Bridaine paraîtraient des pièces du savant rhétorique.

Néanmoins, elles se frayent un chemin jusqu'aux cœurs des désespérés qui sont prêts d'abandonner le terrible combat de la vie; elles révèlent les imaginations en leur présentant l'image de la riante et voluptueuse vallée de l'Utah, comme un tableau de féerie, qui surgirait, avec ses ombrages perpétuels, au milieu de la morne sablée du désert, ou des brumes glaciales d'un hiver de Londres.

Ainsi sont formés les groupes mormons de Liverpool et de Londres où se recrutent les convois d'émigrants qui partent chaque année pour la terre promise du Lac-Salé.

H. BIER,
STOCK BROKER.
No. 33 Carondelet street, back office.
State and City Taxes paid at a liberal discount.
16 juin—1an

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS
QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
GROUERIES, VINS, LIQUEURS
ET
toutes sortes de produits de l'Ouest.
Aux Magasins bleus.
Coin Vieille Levée et Bienville.
17 juil—1an Nlle-Orléans.

Il était attendu depuis longtemps—il est arrivé.
LE MICROSCOPE UNIVERSEL.—C'est le meilleur, le plus économique, le plus utile des microscopes pour examiner les fleurs, les insectes, les atomes, pour reconnaître l'argent contrefait et découvrir les secrets du monde microscopique.
Il est à l'usage des médecins, des professeurs, des étudiants et des familles. On n'a pas besoin d'ajuster le foyer, ce qui permet à tout le monde de s'en servir. D'autres microscopes, qui n'ont ni plus plus de force, coûtent 25.00 pièces et davantage et il est si difficile d'en trouver un, que les hommes de science seuls peuvent l'employer.
On est toujours satisfait du Microscope Universel. Moyennant $1.00, l'on peut se le procurer, en le faisant demander à son marchand d'argent partout. S'adresser à
D. L. STAPLES & CO.,
19 oct—4m Allen, Michigan.

ED. L. ZELL, Fre de Ste-Cruz. J. R. TOSCANO, En commandite.
ED. L. ZELL & CO.,
NEGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES, importateurs de cigares de la Havane et de produits de la Havane, au coin des rues Canal et Carondelet, Nouvelle-Orléans. Les Lock Box 374 de bureau de Poste.
15 déc—1an4pc

NOUS DESIRONS QUE CHACUN se rende au Temple de Musique de BLACKMAR, No 88 de la rue du Canal et s'assure qu'ayant le plus grand magasin de PIANOS de la Nouvelle-Orléans, le plus faible loyer et le moins de frais, BLACKMAR vend les meilleurs pianos à des conditions plus avantageuses et à plus de patients qu'aucune autre maison.
Nov—1 m —BMD

RESTAURANT VICTOR,
185.....RUE CANAL.....185
Entre Dauphine et Bourgogne.
A partir du 1er Février:
Dîners à $1 25.
Potage, quatre plats au choix.
Dessert, Café, une demi bouteille de vin.
Déjeûners à 75 cts.
Trois plats au choix. Dessert.
Café au Lait, ou demi bouteille de vin.
Comme par le passé les personnes qui le désirent pourront se faire servir à la carte, à des prix relativement minimes.
Servent compte extra:
Bécasses de nuit, Pagebots, Perdreaux, Chouxfleurs, Asperges, Truffes, Poulets, Foupasses.
On prend des pensionnaires au mois et à la semaine.
Salons particuliers.
Vu la modicité des prix, toutes les consommations seront payables comptant. 30 jan—3m

Avis.
PERDU UN CHECK certifié sur la Banque Nationale Mutuelle, Café du 15 janvier 1873. A l'ordre de montants dus en sa partant, pour la somme de $1672 34 dont le payement a été arrêté. Celui qui l'trouvé est prié de le remettre à
QUEYROUZE & BOIS,
Encaisseurs Bienville et Vieille Levée.
22 janv—1m

GRAND DEPOT DE LA
BALSAMIQUE des PYRÉNÉES
LIQUEUR HYGIÉNIQUE
(approuvée des médecins)
CHEZ MM.
QUEYROUZE & BOIS
Encaisseurs des rues Bienville et Vieille-Levee
LAURENT LACASSAGNE,
Agent.
22 oct—6 m

COBB, DOLHONDE & CO.,
COIN WALNUT ET THIRD, St. Louis, Mo.
COBB, DOLHONDE & CO.,
Au No. 90 de la rue des Magasins, Nlle-Orléans, La.
NÉGOCIANTS COMMISSIONNAIRES.
PROVISIONS, Farines, Whiskies, Café, Sucre, Toile d'emballage, Grains, Laine, Peaux.
Ils sollicitent les ordres et les consignations et font des avances sur les produits de l'Ouest et du Sud expédiés à leur adresse ou à celle de leurs amis de la Nlle-Orléans, de New York et de Liverpool. 20 déc—4m

MEUBLES.
D. Kelham & Co.,
Aux Nos. 26 et 28 de la rue Royale,
VENDENT, au comptant, tout leur grand stock, qui se compose de bonnes de chambres à coucher, meubles de salons et jardins de salle à manger, en bois de rose, acajou et noyer; ainsi qu'un assortiment de matelas, sommiers, etc.—pour cause de changement de commerce.
1 fév—1m

MME BONOMO, au No. 56 de la rue St-Philippe, entre les rues Bourbon et Dauphine, se recommande comme médecin pour toutes les maladies des femmes et enfants nouveau-nés. Elle se rend à la guérison de toutes les maladies provenant du vice, telles que maux de tête, douleurs des jambes des reins, douleurs de l'estomac, perte de l'appétit, de sommeil, etc. Elle fait usage de plantes et de racines du pays, et de quelques remèdes de la pharmacie; de la médecine, etc. Elle prend des malades à la pension, et prend des enfants en nourrice. Consultations, tous les jours de 1 à 4 heures. 1 fév—1m

SPECTACLES, &c.

Théâtre de l'Opéra.

L. PLACIDE CANONGE.....Directeur
Samedi, 8 Février 1873.
MATINÉE A ONZE HEURES.
LES PAUVRES DE PARIS, Drame.
Samedi soir, à 7 heures,
LES 8 PARTES DE BOUCHE, Comédie.
LE DR PIT AMOUREUX, Comédie.
Les portes s'ouvriront à 6 1/2. On commencera à 7 heures. 7fév—3t

Dernière Matinée—Matinée d'adieu de MUSINETTIN!

Au Théâtre de l'Opéra,
Samedi après-midi, à 2 heures et demie.
Prix d'entrée, pour toutes les parties de la salle UNE PIASTRE.
8 fév—

Adieu de Rubinstein à la Nouvelle-Orléans.

Au Théâtre des Variétés.
RUBINSTEIN.....et.....WIENIAWSKI,
Dimanche soir, 9 février, à 8 heures.
Dernier Concert—Concert d'adieu de Rubinstein.
Prix d'entrée, une piastre; places réservées 50 cents extra; places de familles, 10 cents. Les billets se vendent au magasin de musique de Orbeval, No 120 de la rue du Canal. 7fév—

Académie de Musique.

DAVID BIDWELL.....Propriétaire et Directeur
J. KITTREDGE.....Trésorier

Dernières représentations et Adieux de la Reine, sans pareille, des Burlesques,
MISS LYDIA THOMPSON
—Et—
DE SA TROUPE GIGANTESQUE
SAMEDI.—DEUX REPRÉSENTATIONS.
Dans la MATINÉE—Lurline.
MISS THOMPSON dans trois rôles.
BARRY BECKETT, dans trois rôles.
WILLIE EDOUIN dans trois rôles.
Toute la Troupe dans trois différents rôles.
DIMANCHE, les deux grandes pièces burlesques ALADDIN et IXION.
Et adieux de la TROUPE THOMPSON
Lundi, 10 février, la célèbre actrice, MME D. P. BOWERS, soutenue par M. J. C. McCULLOU, et de la troupe dramatique, paraîtra dans son admirable rôle de Lady Audley.
8 fév—

Théâtre des Variétés.

Seul locataire.....Lawrence Barrett
Engagement du grand comédien américain,
M. JOHN R. OWENS.
Samedi, 8 février—Matinée à 2 heures; soir—A Mid. VICTIME et DUMB BELLE.—Le Dimanche, 9 février, LIFE, SOLON SHINGLE et THE LIVE INDIAN.
M. OWENS dans cinq rôles.
Lundi, 10 février—DAVID COPPERFELD. M. Owens jouera le rôle de MICOBBER. 8fév—1t

Théâtre St-Charles.

Propriétaire.....BEN DE BAR
Mr. C. B. BISHOP.
GRANDE MATINÉE, Aujourd'hui, à midi.—Wat Claude—M. Bishop remplira le rôle de Mr. Claude.
SAMEDI SOIR, 8 février—Dupuy Jean, et le vingt-et-vingt—M. Bishop jouera le rôle de Crook.
DIMANCHE, bénéfice de Mlle Adelin WAUGH, LUNDI—Le Chemin de Fer, nouvelle pièce intitulée The red pocket Book.
Bal annuel du mardi gras, le 25 février 1873. Ouverture commence à 7 heures et demie. 8fév

Le Grand Musée d'Anatomie,

Au No 46 de rue St-Charles,
Est ouvert tous les jours pour les visiteurs sérieux. Une LECTURE sur la fécondation et l'accouchement est donnée tous les jours à une jeune dame. Un Pavoyle franc de port, le prix en est de 25 cents. N'adresser au Docteur Dr H. Sims d'Lafayette, No 46 de la rue St-Charles, Nlle Orléans. 7déc—1an

Café Bismarck.
TOUS LES SOIRS.—Grandes représentations théâtrales et ballets par la célèbre troupe de la Nouvelle-Orléans.—Ce vient de partir pour la nouvelle directeur; par les actionnaires de cette Compagnie, les Messieurs BOUYER, Vice-Président de la Compagnie, le MERCREDI 5 février 1873, de midi à 1 heures de l'après-midi.
Le Président, D. POCHELET, Sect. Gérant.

New-Orleans National Banking Association—Nouvelle-Orléans, 24 janvier 1873.—A une élection de cette Banque, le 14 de ce mois, les actionnaires dont les noms suivent ont été élus directeurs pour l'année:
Charles Cavaroc, C. De Ruyter,
E. F. Hinton, Léon Bakis Jr.,
W. Agar, A. Tarpey,
R. K. Covetas, Thos. Lemay,
S. Cambon, A. A. Metcalf,
F. S. Wills, J. M. Wilson.
Et, subséquemment, à l'assemblée régulière, M. CHARLES CAVAROC a été réélu Président à l'unanimité.
HENRY BLACKE, Caissier.

AVIS.—A une élection qui a eu lieu le 10 décembre dernier, les messieurs dont les noms suivent ont été nommés Directeurs de l'Association d'Assurance à primes fixes, Nouvelle-Orléans, pour servir pendant l'année suivante:
Chs. Cavaroc, Chs. De Ruyter,
Jos. Bonsall, Jr., E. F. Hinton,
W. Agar, S. Cambon,
Arthur Patony, J. Reis,
P. S. Wills, A. Tarpey,
John Rendall, J. B. Levert.
Et, à une réunion spéciale des Directeurs, qui a eu lieu AUJOURD'HUI, M. C. Cavaroc a été réélu Président à l'unanimité.
Nouvelle-Orléans, 6 janvier 1873.
C. LABADIE, secrétaire.

Compagnie d'Assurance mutuelle de Pâtisat de la Louisiane.—AVIS.—Avis est donné aux Propriétaires de Bâtisses, Magasins, Bureaux, Ateliers, etc., situés dans la Cité de Nouvelle-Orléans, que les Directeurs de cette Compagnie, ont mis en vigueur, à partir du 1er janvier 1873, les trente jours qui suivront la date de la présente publication, les montants de leurs polices de l'intérêt, tant de leurs polices, que de leurs primes, qui seront dans leur dû, les montants devant servir de solde à leurs polices respectives, et qu'ils stipulent dans l'article 4 de la charte de la Compagnie.
Nouvelle-Orléans, 4 janvier 1873.

	Année.	Intérêt.
Rachel Jos.	1861	21 00
Cohen J. P.	1862	24 00
Cramen & Bard	1863	24 00
Cramen & Bard	1864	24 00
Cohen J. P.	1865	24 00
Christ Louis	1866	24 00
Delamare Jos.	1867	24 00
Darrah, Dan.	1868	24 00
Darrah, Dan.	1869	24 00
Dugue, I.	1870	24 00
Hall, Young & Co.	1871	24 00
Hervey, J. R.	1872	24 00
Hervey, J. R.	1873	24 00
Jaibert, L. N.	1861	24 00
Jaibert, L. N.	1862	24 00
Lanve & McCall, en liquidation.	1861	24 00
Lanve & McCall,	1862	24 00
Lee, Kirk & Co.	1861	24 00
Mure, Fyfe	1861	24 00
Mure, Fyfe	1862	24 00
Mann, Wm.	1861	24 00
Mott, Mme. Mme Bélagaire	1861	24 00
Mottett, Adam	1861	24 00
Montbeuns, Dom	1861	24 00
Radin, Jos.	1861	24 00
Radin, Jos.	1862	24 00
Robert, Peter	1861	24 00
Robert, Peter	1862	24 00
Schaffer, B.	1861	24 00
Schaffer, B.	1862	24 00
Schmitz, Louis	1861	24 00
Wise, F.	1861	24 00

Les personnes qui ont des polices d'assurances sur le mobilier de la Compagnie, du 1er octobre 1870 au 31 septembre 1871, sont RECUS à vérifier de vouloir en faire le renouvellement, à partir du 1 janvier 1873, à 3 juillet 1873. Les détenteurs d'ici ne seront pas obligés de payer les primes, mais seulement les intérêts, et les polices seront prolongées en conséquence.
Les détenteurs de polices de la ville, de 1862 à 1873, inclusivement, sont priés de venir chercher leurs pol